

Communiqué de presse

*Livres au miroir*

Exposition de Marguerite de Merode  
Grande galerie de la Bibliothèque Mazarine, Paris,  
du 29 novembre 2019 au 29 février 2020

---

« A travers le choix des lectures se dévoile l'homme pensant »  
Marguerite de Merode

*Livres au miroir,*  
**Exposition de Marguerite de Merode**  
**Grande galerie de la Bibliothèque Mazarine, Paris,**  
**Prolongation jusqu'au 29 février 2020**

« A travers le choix des lectures se dévoile l'homme pensant »  
Marguerite de Merode

L'exposition *Livres au miroir* se prolonge jusqu'au 29 février 2020, dans la grande galerie de la Bibliothèque Mazarine à Paris, et réunit 27 œuvres photographiques de l'artiste Marguerite de Merode autour d'une démarche artistique unique : celle de retracer le portrait de 27 protagonistes du monde culturel et scientifique français à travers le témoignage écrit de l'ouvrage qui a transformé leur vie. En collaboration avec le directeur de la Bibliothèque Mazarine Yann Sordet (commissaire général) et Florine Lévecque-Stankiewicz (commissaire adjoint), conservatrice en charge des services aux publics et de la communication, cette création reçoit aussi le soutien des groupes Wendel-Participations et Wendel.

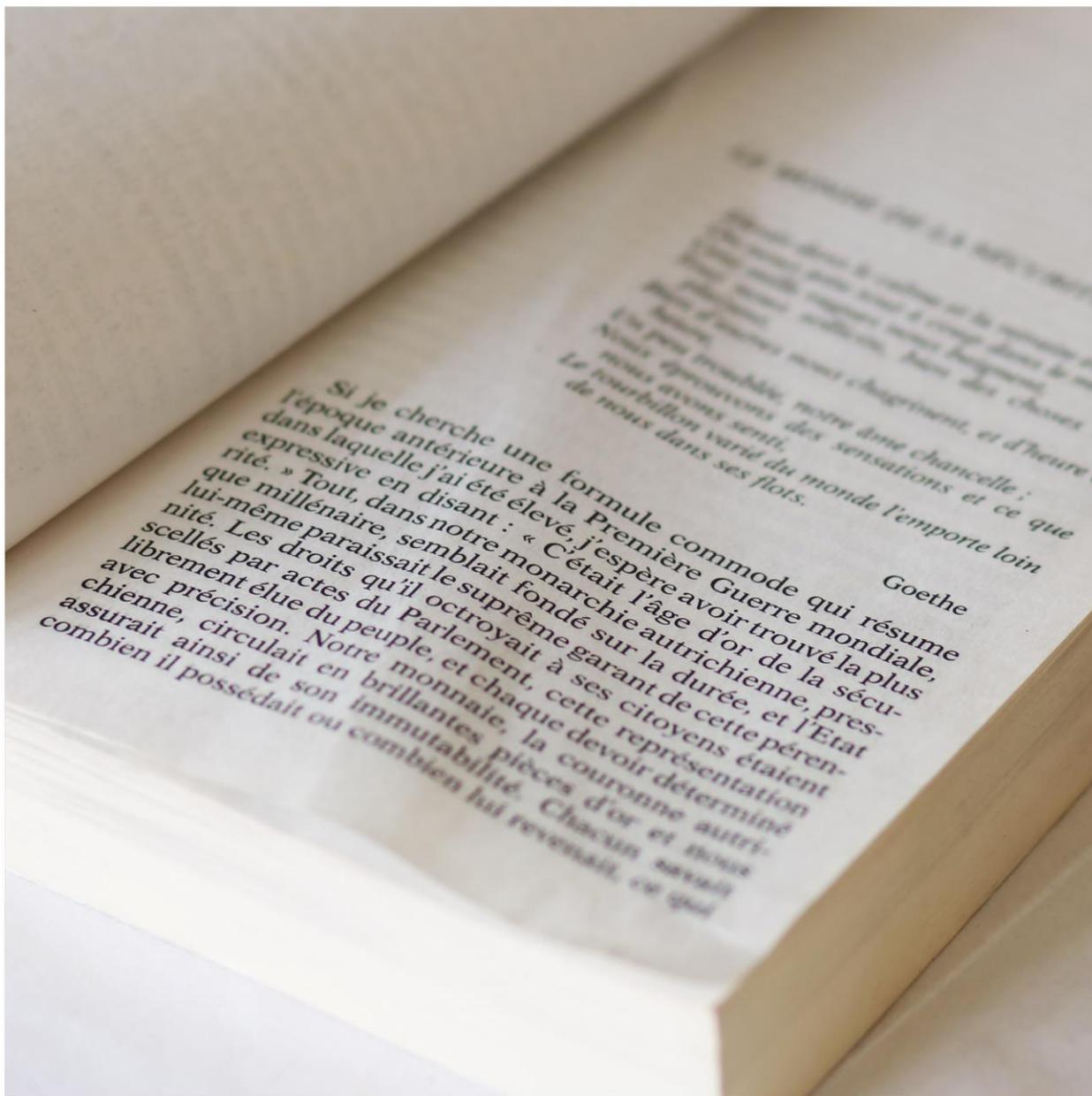
Second volet d'un concept novateur de « portraits littéraires » ayant vu le jour en Italie en novembre 2017 avec l'exposition *Libri allo specchio* à la bibliothèque Angelica de Rome autour de 25 figures du monde culturel italien, l'exposition parisienne *Livres au miroir* dévoile les ouvrages de prédilection et les lectures intimes de personnalités du monde intellectuel francophone.

L'on retrouve, parmi les personnalités invitées par l'artiste, un large éventail de penseurs, créateurs, chercheurs de tout horizon, contemporains et représentatifs du XXI<sup>e</sup> siècle français : écrivains, philosophes, poètes, historiens de l'art, anthropologue, musiciens, éditeurs, essayistes, journaliste, jusqu'au grand monde des scientifiques... Quel meilleur endroit à Paris que la **Bibliothèque Mazarine** pour accueillir ces confidences ? Les collections personnelles du cardinal Mazarin (1602-1661), successeur de Richelieu et principal ministre de la minorité de Louis XIV entre 1643 à 1661, en ont permis la création. La Mazarine est la plus ancienne bibliothèque publique de France. Plus de trois cent cinquante ans après sa fondation, c'est aujourd'hui un musée du livre, une bibliothèque d'étude et un centre de recherche.

Si dans le passé, les portraits peints, sculptés ou photographiés véhiculaient l'image sociale de leurs modèles, **Marguerite de Merode** propose à travers ses œuvres de **dresser le portrait intime de ces grandes personnalités francophones en ne s'appuyant plus sur la représentation figurative du sujet mais sur l'image personnelle et intime d'un livre ayant modifié leur existence.** En un dispositif photographique épuré, chacune de ces œuvres se compose de deux images du livre et d'un texte écrit par chacun des lecteurs invités. Par ce procédé, l'artiste livre une œuvre qui touche à l'intime, avec l'ambition d'offrir un portrait insolite de grands penseurs francophones.

*Dans le premier chapitre de Si par une nuit d'hiver un voyageur, publié en juin 1979 chez Einaudi, Italo Calvino raconte avec beaucoup de perspicacité et d'humour la relation entre un lecteur hypothétique et son livre, acheté dans une librairie où le lecteur se retrouve confronté à un mur compact de « Livres Que Vous n'Avez Jamais Lus », auxquels s'enchaînent "Les Livres Dont On Peut se Passer", "Les Livres Conçus Pour Un Autre Usage Que La Lecture" et une vingtaine d'autres catégories décrivant toutes les relations qui peuvent se créer entre un lecteur et un livre. Cependant, parmi ceux-ci, on n'y découvre pas, "Le Livre Qui Te Représente", qui reprend le sujet de l'exposition de Marguerite de Merode. Il n'est pas exclu que Calvino l'aurait inclus dans sa liste. Un choix non seulement intellectuel mais aussi existentiel, inhérent à la vie des 27 lecteurs d'excellence auxquels l'artiste demande de choisir, non seulement un ouvrage, mais surtout d'indiquer les raisons profondes de leur attraction fatale, qui prend forme avec l'image de l'intérieur du livre, transformée en ce que Giuliana Bruno appellerait un "atlas des émotions". Un simple mot, un pli dans le papier, un léger soulignement au crayon, un passage fondamental de la page : c'est dans ces zones d'attention que la boussole intérieure du lecteur s'est arrêtée, l'intersection entre phrase et sensibilité intime est mise au point et transformée en punctum tel que Roland Barthes le définit dans son essai sur la photographie, La chambre claire. Pour retracer cette cartographie intime, Marguerite de Merode utilise une image photographique qui rend visible la trame des affinités qui lient ce livre à son lecteur. Et c'est de ces photographies dont je parle, extrapolées de leur contenu mais décrites comme des pures images, dans une sorte de galerie de portraits littéraires contemporains exposés dans les salles de la bibliothèque Mazarine. Chaque texte est un seuil, chaque page une fenêtre ouverte sur un système de pensée révélé par les œuvres de Marguerite de Merode, capable de condenser la rencontre d'un livre et d'une âme en une seule image.*

*Ludovico Pratesi*



*Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*

Stefan Zweig

Il ne faut pas aborder à la légère *Le monde d'hier*. C'est un livre qui mérite d'être lu avec recueillement. Lorsqu'un grand écrivain décide de faire le bilan de l'époque qu'il a connue, et qu'au bout de cette rétrospective il conclut que le monde ne mérite plus qu'on y vive, c'est là un geste tragique qui va bien au-delà de l'écriture d'un ultime ouvrage. Stefan Zweig avait été l'un des auteurs les plus adulés de son temps. Ses lecteurs le vénéraient, ses pairs l'admiraient ou le jalouaient, il était devenu l'une des figures emblématiques de l'Europe de l'entre-deux-guerres. Puis tout s'était écroulé avec le grand crash de 1929, qui allait ouvrir et envenimer les cicatrices mal refermées de la première guerre mondiale. Le continent renouait avec ses vieux démons, et avec quelques autres qu'on ne connaissait pas jusque-là mais qui allaient le faire basculer dans l'horreur et fracasser sa civilisation. Réfugié au Brésil, Zweig se lance alors dans une longue quête méditative pour essayer de comprendre ce qui est arrivé. Avec un mélange de passion et de sérénité, il passe en revue sa propre trajectoire et celle de son époque, afin de démonter les mécanismes du piège mortel qui s'est refermé sur le monde. Il aboutit à une conclusion qui désole aujourd'hui encore ceux qui l'aiment et l'admirent : mettre fin à sa vie, en absorbant des barbituriques, en compagnie de sa seconde épouse, Charlotte, dite Lotte, qui n'a que trente-trois ans. Mais si la fin de l'homme est dévastatrice, l'ouvrage n'a rien d'apocalyptique, ni de larmoyant. De ses pages émane une lucidité remarquable. Zweig y parle de sa vie, de ses amis, de son pays, de ses illusions comme de ses espérances, et le lecteur adhère spontanément, page après page, à cette nostalgie généreuse. Et au rêve d'une certaine Europe, qui sans doute appartient au monde d'hier, mais qui pourrait aussi préfigurer le monde de demain.

Amin Maalouf

# **Personnalités invitées**

par Marguerite de Merode

**Claude d'Aspremont**, Economiste et épistémologue

**Frédéric Barbier**, historien du livre

**Paul Bertrand**, historien

**Catherine Bréchignac**, physicienne

**Jean-Pierre Changeux**, neurobiologiste

**Gilles Clément**, paysagiste

**Odile Eisenstein**, chimiste

**Max Engammare**, directeur des éditions Droz

**Thierry Escaich**, compositeur

**Michèle Finck**, poète

**Adrien Goetz**, historien de l'art

**André Jammes**, libraire

**Marc Kopylov**, fondateur des Éditions des Cendres

**Dany Laferrière**, écrivain

**Astrid de La Forest**, peintre graveur

**Olivia de Lamberterie**, journaliste et écrivain

**Marc Lazar**, historien et sociologue

**Amin Maalouf**, écrivain

**Catherine Millot**, psychanalyste

**Hervé Niquet**, chef d'orchestre

**Emmanuel Pierrat**, avocat et écrivain

**Jean-François Porchez**, typographe

**Pierre Rosenberg**, historien de l'art

**Diane de Selliers**, fondatrice des éditions Diane de Selliers

**Jean-Yves Tadié**, professeur de littérature

**Frederic Worms**, philosophe



### Souvenirs entomologiques

Jean-Henri Fabre

*Souvenirs entomologiques* de Fabre, offert par mes grands-parents alors que j'avais quinze ans, a joué un rôle apaisant dans mon parcours de mauvais élève : j'avais entre les mains un texte de belle écriture abordant sur un ton de poésie non déclarée le sujet de l'étonnement scientifique, parfois vertigineux mais toujours accessible. Une approche de l'invention du vivant par la simple observation d'un bousier. Juste de quoi rêver. Dès le plus jeune âge je me suis intéressé aux insectes fous, colorés et visibles de loin : les papillons. Pour cette raison les *Souvenirs entomologiques* sont arrivés sur mon bureau. On s'inquiétait de mon silence, il fallait l'orner d'un savoir et choisir les bonnes occasions d'en faire état lors des dîners de fête. Les insectes n'ont pas besoin de justifier leur magie, ils la pratiquent sans porte-voix, ils se taisent et se lancent dans l'air. C'est là qu'ils se rencontrent pour s'accoupler en dansant. Ils pondent en toute discrétion des œufs aux couleurs adaptées à la plante hôte, je l'ai vu. Le minuscule tortillon qui en sort est une chenille bigarrée. Elle va perdre sa peau à chaque mue. Elle grandit en se déshabillant. Qui d'autre fait ça ? Le plus étrange est la fin du parcours. Avant de devenir un insecte volant, elle s'immobilise en chrysalide luisante et lisse, elle fait semblant de dormir, elle accomplit un travail d'artiste à l'abri des regards, elle prépare une sortie fantastique. Je suis arrivé au jardin par le biais entomologique, en constatant que l'on ne peut observer l'insecte dans le champ isolé de sa seule existence. Il est lié à une plante donc à un sol, une structure, un ensemble d'organismes microscopiques, un mycélium, mais aussi à un monde animé qui le menace ou l'assiste : un lézard, un oiseau, une chauve-souris qui en font nourriture, et ainsi de suite au point que l'étendue du territoire concernant l'être minuscule semble ne pas avoir de limite. L'insecte est une porte d'accès à la compréhension immédiate de l'écosystème en place. Les cinq volumes de Fabre achevés en 1914 ne sont pas de simples « souvenirs », ils résultent d'une observation attentive du comportement animal, leçon d'éthologie avant l'heure, à propos d'êtres mineurs et méprisés ou considérés comme ennemis. Dans cette attention portée au minuscule inconnu je me suis reconnu. Le travail de Fabre a conforté ma timidité en la transformant en champ d'étude honorable, je pouvais observer les insectes en les assimilant à un trésor comme le dit l'auteur des *Souvenirs* : « Le Géotrupe hypocrite a par dessous l'éclat du cuivre et de l'or ; le Géotrupe stercoraire a le ventre d'un violet améthyste (...) C'est aux régions tropicales qu'appartiennent les bousiers splendidement costumés, véritables bijoux vivants. Sous les bouses du chameau, la Haute-Égypte nous présenterait tel Scarabée qui rivalise avec le vert éclatant de l'émeraude ; la Guyane, le Brésil, le Sénégal nous montreraient tels Copris d'un rouge métallique, aussi riche que celui du cuivre, aussi vif que celui du rubis. Si cet écrin de l'ordure nous manque, les bousiers de nos pays ne sont pas moins remarquables par leurs meurs. Quel empressement autour d'une même bouse ! ». Fabre écrit ces mots en 1879. Aujourd'hui les bouses ne sont plus visitées par les bousiers, sauf dans certains élevages non-conventionnels. Bayento a tout tué. Nous allons devoir changer de mode de vie si nous voulons encore pouvoir profiter de ce que la nature nous offre sans rien demander en échange.

Gilles Clément

## Marguerite de Merode

Née à Athènes, Marguerite de Merode vit et travaille à Rome, où elle a été diplômée de l'Istituto Centrale per il Restauro. Depuis qu'elle a commencé son travail d'artiste, Marguerite de Merode aime découvrir l'espace intime où évoluent les personnages dont elle observe la vie. Ces êtres laissent autour d'elle des traces de leur existence quotidienne que l'artiste recueille et interprète par ses images. Toujours tournée vers le « portrait non-portrait », Marguerite de Merode crée des œuvres autour de ces images, et par les entretiens qu'elle organise pour amplifier son travail.

Toujours en quête des objets qui illustrent le quotidien, elle s'arrêta une fois sur un livre abandonné dans une chambre. Cet ouvrage l'amena à se poser de multiples questions sur son lecteur et prit une dimension mystérieuse. Elle avoue, par ailleurs, un étrange rapport au livre : elle le vénère en tant qu'objet mais en savoure aussi l'incroyable richesse contenue en peu de pages.

Expositions :

*Il segreto della vita*, Arte 3, Viterbe, 2011 ; *A' Travers*, Circolo degli Esteri e Ambassade de Belgique, Rome, 2010 ;

*Voyage autour de leur chambre*, Ambassade de Belgique, Rome, 2013 ;

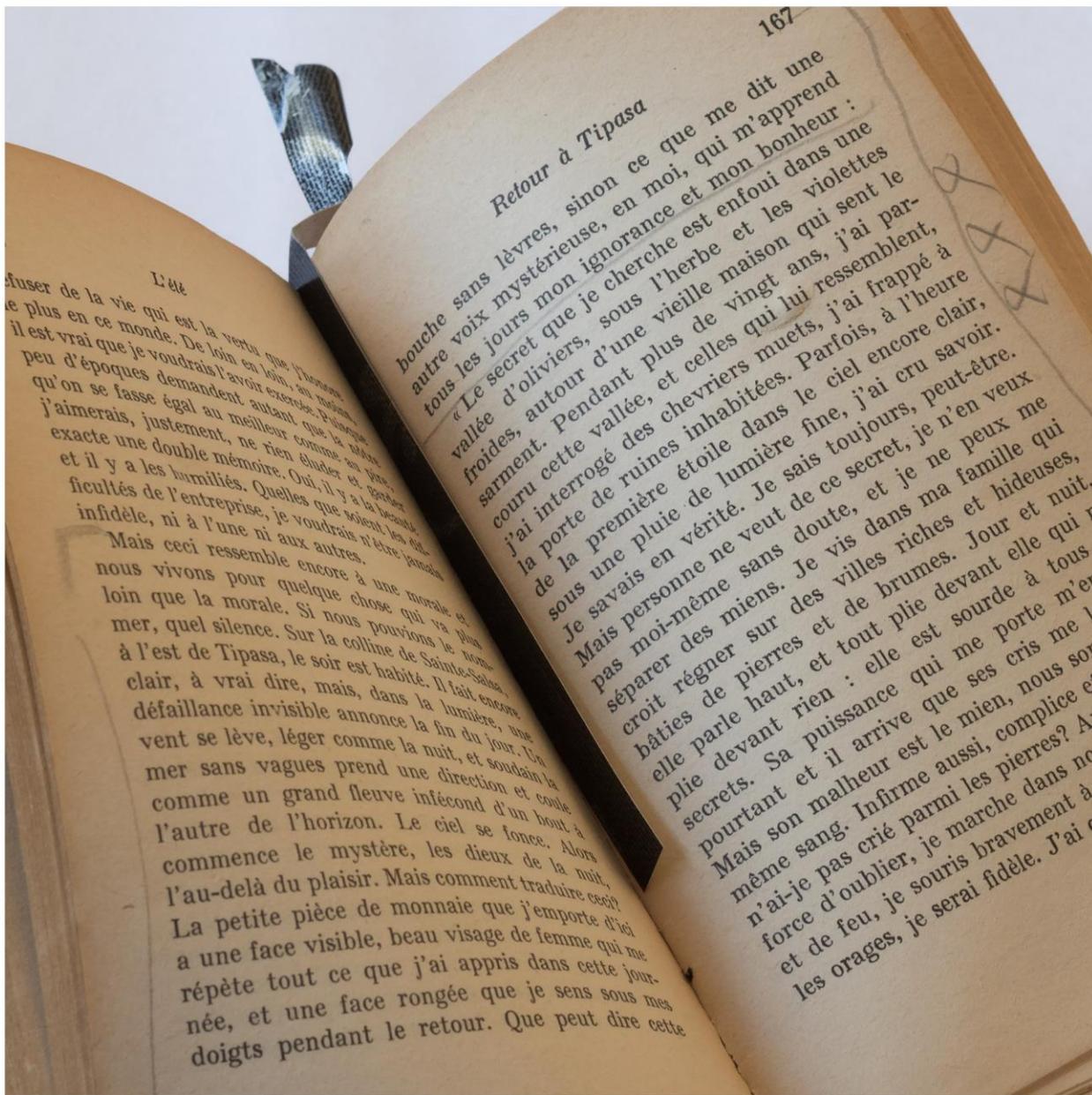
*Voyage autour de leur chambre*, Art Center Illa, Vilnius, 2014 ;

*Traces e Ali*, M.K. Čiurlionis National Museum of Art, House Museum of A. Žmuidzinavičius, Kaunas (Lituanie), 2015 ;

*Libri allo specchio*, Biblioteca Angelica, Rome, 2017.



Marguerite de Merode - copyright Andrea Adami



### L'été

Albert Camus

Il y a la lumière de la Méditerranée et une très vive odeur de sarment. *L'Été* d'Albert Camus c'est l'odeur de l'enfance, la quête des secrets au plus profond enfouis. C'est partout entre ces lignes ferventes une vive lumière, la joie et l'insouciance, la course les bras ouverts sur les pentes douces des collines, la découverte d'un trésor... Tipasa : le lieu retrouvé par Camus après tant de jours gris et de violence parmi les hommes me semblait être ce que moi aussi j'avais toujours cherché, c'est-à-dire la vérité, la beauté et la liberté. L'écho de ce texte en moi est inouï. Car Tipasa est ce lieu intemporel qui se cache dans les plis soyeux de la mémoire, sous la trame des mots, symbole de la joie envers et contre tout. Le rappel vif de ces moments bénis de l'enfance que la vie parfois trahit. C'est encore sous mes yeux éblouis la couleur du blé, les vastes étendues, les appels de la forêt qui me captivent et, ressentis sur ma peau, le chaud, le léger, le tendre. C'était cela découvrir Camus. *L'Été* est une ode à la magie du temps, à la douceur du vent, à la mer, au soleil, aux parfums, au vol des insectes, à la fraîcheur de l'ombre. Au silence. Une ode à la terre tout entière.

Astrid de La Forest

**Ouvrages choisis par les personnalités invitées**  
*Un classement parmi d'autres, arrêté par le service de presse*

**Anthropologie**

Claude Lévi-Strauss, *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*. Paris, Puf, (« Quadrige »), 2012. / **Texte de Marc Augè.**  
René Zazzo (dir.), *L'Attachement*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1974, 1991. / **Texte de Frédéric Worms.**

**Art**

Nicolas Poussin, *Correspondance*, publiée d'après les originaux par Ch. Jouanny. Paris, J. Schemit, (« Archives de l'art français », 5), 1911. / **Texte de Pierre Rosenberg.**

**Economie**

Kenneth Arrow, *Social Choice and Individual Value*, New Haven, Yale University Press, 1963. / **Texte de Claude d'Aspremont.**

**Edition**

Fernand Baudin, *L'Effet Gutenberg*. Paris, Éd. du Cercle de la librairie, 1994. / **Texte de Jean-François Porchez.**  
Valery Larbaud, *La modernisation de l'orthographe des textes anciens*. Maastricht, A. A. M. Stols, 1938. / **Texte de Marc Kopylov.**  
Oliver Simon (éd.), *The Fleuron. A journal of typography*. Londres, The Fleuron, 1923-1930. / **Texte d'André Jammes.**  
*Le petit dictionnaire illustré*. Paris, Larousse, 1961. / **Texte d'Hervé Niquet.**

**Histoire**

Hannah Arendt, *Le système totalitaire*. Paris, Éditions du Seuil, (« Points. Politique »), 1972. / **Texte de Marc Lazar.**  
Georges Duby, *L'histoire continue*. Paris, Éditions Odile Jacob, 1991. / **Texte de Paul Bertrand.**

**Littérature**

Yves Bonnefoy, *L'arrière Pays*. Paris, Albert Skira, (« Les sentiers de la création »), 1972. / **Texte de Michèle Finck.**  
Jorge Luis Borgès, *Fictions*. Paris, Gallimard, (« La Croix du Sud »), 1951. / **Texte de Dany Laferrière.**  
Albert Camus, *Noces, L'été*. Paris, Gallimard, (« Folio »), 1975. / **Texte d'Astrid de La Forest.**  
Hermann Hesse, *Le jeu des perles de verre*. Paris, Calmann-Lévy, 1955. / **Texte de Catherine Bréchnignac.**  
Valery Larbaud, *Journal intime d'A.O. Barnabooth*, illustré par Chas Laborde. Paris, NRF, 1944. / **Texte d'Adrien Goetz.**  
Pier Paolo Pasolini, *Théorème*. Paris, Gallimard, 1978. / **Texte de Thierry Escaich.**  
Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu Tome VIII, Le Temps retrouvé*. Paris, Gallimard, 1927. / **Texte de Jean-Yves Tadié.**  
Françoise Sagan, *Bonjour tristesse*. Paris, Julliard, 2014. / **Texte d'Olivia de Lamberterie.**  
Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*. Paris, Librairie Générale Française, (« le Livre de Poche »), 1996. / **Texte d'Amin Maalouf.**

**Philosophie**

Georges Bataille, *L'expérience intérieure*. Paris, Gallimard, 1954. *Le petit dictionnaire illustré*. Paris, Larousse, 1961. / **Texte de Catherine Millot.**  
René Descartes, *L'Homme*. Paris, Jacques Le Gras, 1664. / **Texte de Jean-Pierre Changeux.**  
Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo*. Leipzig, Friedrich Richter, Insel Verlag, 1908. / **Texte de Frédéric Barbier.**  
*La Bible*, trad. Pierre-Robert Olivetan. Neuchâtel, Pierre de Vingle, 1535. / **Texte de Marc Engammare.**

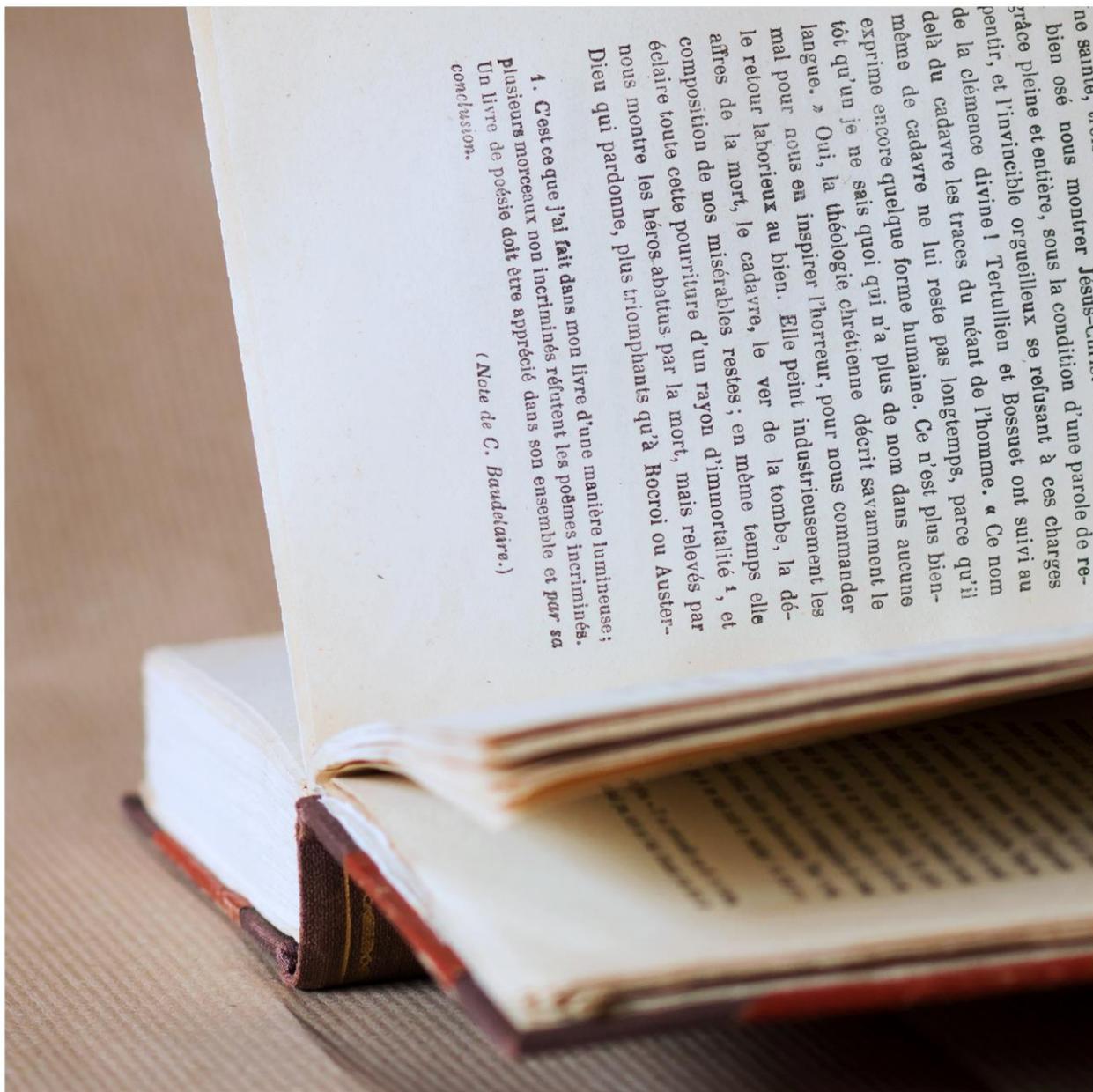
**Poésie**

Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, illustrée par Sandro Botticelli. Paris, Citadelles et Mazenod, Diane de Selliers, 1996. / **Texte de Diane de Selliers.**  
Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*. Paris, Calmann-Lévy, 1965. / **Texte d'Emmanuel Pierrat.**

**Sciences**

Jean-Henri Fabre, *Souvenirs entomologiques*. Paris, Librairie Delagrave, 1924. / **Texte de Gilles Clément.**  
Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*. Paris, Hachette, 1966. / **Texte d'Odile Eisenstein.**





### Les Fleurs du Mal

Charles Baudelaire

Après *Madame Bovary*, le recueil de Baudelaire est le second trophée à venir orner le tableau de chasse constitué par l'inénarrable Pierre Ernest Pinard, procureur impérial de Louis-Napoléon Bonaparte, au cours de l'année 1857. Année faste ! Puisqu'après s'être payé Flaubert et Baudelaire, l'insatiable procureur s'en prend à Eugène Sue – le malheureux en mourra. La parution des *Fleurs du Mal* en 1857 marque pour Baudelaire l'aboutissement de près de vingt années de recherches esthétiques et intellectuelles. Alors qu'il était sur le point d'affronter ses juges, il avait commencé d'éparpiller ses fleurs dans la *Revue des deux mondes*, où dix-huit pièces avaient été publiées en 1855... et attaquées. Baudelaire remet son manuscrit à l'éditeur Poulet-Malassis en février 1857, le 25 juin. Un premier tirage de 1 100 exemplaires est mis en vente. Le 5 juillet, Gustave Bourdin, critique littéraire du *Figaro*, dénonce un livre « ouvert à toutes les démenées de l'esprit, à toutes les putridités du cœur : encore si c'était pour les guérir, mais elles sont incurables. » Le 7 juillet, la Direction de la Sûreté publique saisit le Parquet du délit d'outrage à la morale publique » et « outrage à la morale religieuse ». Une semaine plus tard, les exemplaires sont saisis. Le 20 août, le procureur impérial pointe un doigt accusateur contre cette « fièvre malsaine qui porte à tout peindre, à tout décrire, à tout dire ». Le lendemain, le poète et ses éditeurs (Poulet-Malassis et son associé, De Broise) sont respectivement condamnés à des amendes de 300 et 100 francs ; six poèmes doivent être bannis du recueil – *Les Bijoux*, *Le Léthé*, *Lesbos*, *Les Métamorphoses du Vampire*, *Femmes damnées* et *À celle qui est trop gaie*. Le 30 août, Victor Hugo lui écrit depuis son exil de Guernesey : « Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. » Un siècle ! Presque tout un siècle, c'est le temps qu'il faudra patienter pour voir Baudelaire et ses éditeurs réhabilités par la justice ! En 1949, enfin, la Cour de cassation énonce dans ses attendus que « si certaines peintures ont pu, par leur originalité, alarmer quelques esprits à l'époque de la première publication des *Fleurs du mal* et apparaître aux premiers juges comme offensant les bonnes mœurs, une telle appréciation ne s'attachant qu'à l'interprétation réaliste de ces poèmes et négligeant leur sens symbolique, s'est révélée de caractère arbitraire ».

Emmanuel Pierrat



### *Bonjour Tristesse*

Françoise Sagan

Qu'est-ce qui vous frappe d'abord chez un écrivain ? demandait-on un jour à Françoise Sagan. « C'est la voix », répondait-elle. « Certains écrivains ont une voix, qu'on entend dès la première ligne, comme la voix de quelqu'un qui parle. C'est ce qui compte pour moi ». Dès la première ligne de son premier livre *Bonjour Tristesse*, publié en 1954 alors qu'elle n'a que dix-huit ans, on entend la voix de Françoise Sagan. « Sur ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse ». En quelques mots, elle impose un ton, invente un style, reflète de sa vision du monde, une lucidité gaie devant l'absurdité de l'existence. Mais voilà que le succès s'en mêle, et brouille la réception de cette voix superbement classique. Alors que le mot n'existe pas encore, le *story telling* fait un croche-pied à la magie de cette phrase parfaite. Il faut reconnaître que la légende est dorée. La jeune Françoise Sagan a d'abord fait croire à son entourage qu'elle écrivait un roman, puis à force de mentir, a fini par l'écrire et le déposer, accompagnée par son amie Florence Malraux, à l'éditeur Julliard. Aussitôt publié, *Bonjour Tristesse* se vend comme des petits pains, et son auteure baptisée par le pape de la littérature d'alors, François Mauriac : « un charmant petit monstre ». Mauriac se trompe. Si Françoise a tout de charmant, elle n'a rien de petit, et encore moins de monstrueux. Elle a dix-huit ans et écrit comme un vieux sage. Mais son style de vie à toute vitesse fait oublier son style tout court. La voilà condamnée à perpétuité à répondre à des questions sur l'argent, les voitures et le casino alors que, plus que tout, elle aime lire Proust, rêvasser, et miser sur l'imagination. « J'ai porté ma légende comme une voilette », disait-elle avec élégance. Il faut soulever cette voilette pour savourer la beauté de l'écriture de *Bonjour Tristesse*, admirer cette légèreté inouïe avec laquelle elle conte la gravité de la vie, apprécier à sa pleine valeur « cette histoire toute simple d'une fille qui fait l'amour avec un garçon, au milieu de quelques complications passionnelles ». Couper le son des anecdotes, oublier le bruit, et écouter la voix magnifique de Françoise Sagan.

*Olivia de Lamberterie*

***Livres au miroir,***  
Exposition de Marguerite de Merode  
**Grande galerie de la Bibliothèque Mazarine, Paris,**  
**Prolongation jusqu'au 29 février 2020**

**Bibliothèque Mazarine**

23 quai de Conti  
75006 Paris

[https://www.bibliotheque-mazarine.fr/fr/  
contact@bibliotheque-mazarine.fr](https://www.bibliotheque-mazarine.fr/fr/contact@bibliotheque-mazarine.fr)

Horaires : du lundi au samedi de 10 h à 18 h. Entrée libre.

Stations de Métro et de RER

- Pont-Neuf (ligne 7) ;
- Louvre Rivoli (ligne 1) ;
- Saint-Michel (ligne 4, RER C) ;
- Odéon (lignes 4, 10)

**Catalogue *Livres au miroir* : 15 euros**

**Relations presse**

**Samantha Bergognon**

**+33 (0)6 25 04 62 29 - [samantha.bergognon@artspass-medias.com](mailto:samantha.bergognon@artspass-medias.com)**

**Anne-Sophie Philippon**

**+33 (0)6 27 96 28 86 – [rp@lepetitstudiolo.fr](mailto:rp@lepetitstudiolo.fr)**

